

200, pour ne parler que de ceux auxquels assista la députation de la ligue. En même temps, de si persistants efforts étaient admirablement secondés par les réformes nouvelles, et par les créations qu'a enfantées le génie du XIXe siècle.

Enfin, ce qui prouve encore mieux l'habileté de ces chefs, c'est son organisation électorale. Aujourd'hui en effet la ligue ne se contente plus d'attaquer le monopole dans ses meetings, elle le combat au sein même du parlement, ou elle est représentée par un parti qui devient tous les jours plus nombreux.

(A continuer.)

REVUE DE PARIS.

Décembre, 1846.

Les étrennes, voilà la grande affaire du moment; nous dirions la seule affaire, si les chemins de fer n'étaient pas là pour compliquer la situation. Mais malgré la tempête qui agite toutes les bourses, malgré la perturbation qui régnait dans presque toutes les fortunes particulières et qui peut-être ne sera pas calmée de longtemps, le jour de l'an continue à soutenir vaillamment sa lutte avec l'agiotage, et tout donne lieu d'espérer que les étrennes sortiront victorieuses d'une épreuve si rude, et telle qu'il ne s'en était jamais présentée de pareille depuis le roi Titus, qui, on le sait, institua la coutume de célébrer par des présents le premier jour de chaque année.

Ce chapitre des étrennes est semé de difficultés et de problèmes. A l'heure qu'il est, bien des gens sont embarrassés, les uns de donner, les autres de savoir ce qu'ils donneront. Heureux ceux qui se trouvent en présence de vœux indiscrets! Parlez-moi des femmes qui savent délicatement trahir leurs souhaits et leurs espérances: avec celles-là il n'y a que demi-mal.

Les femmes qui parlent ainsi sont redoutables: elles cachent sous cette apparente modération les plus furieuses exigences, les plus insatiables appétits. Parmi les hommes les plus embarrassés de l'époque se trouvait, il y a quelques jours, un monsieur que sa position financière soumet à une forte contribution. Il avait à donner des étrennes à une dame envers laquelle il lui convenait de se montrer magnifique; cependant il aurait voulu, tout en faisant bien les choses, ne pas se lancer dans une trop forte dépense.

Dans cette pénible situation, le monsieur trouva un expédient. Il profita de la première migraine qui s'offrit; quel est le joli homme qui n'a pas la migraine de temps en temps? Feignant la plus vive inquiétude sur une santé qui lui était si précieuse, il amena et présenta un savant docteur qui, après avoir attentivement examiné l'intéressante malade, déclara que le magnétisme produirait un excellent effet.

La dame consentit à cette épreuve: elle se laissa faire; le docteur trouva qu'elle avait de merveilleuses dispositions; et bientôt elle parut s'endormir profondément. A propos de la plongée dans ce sommeil favorable aux expériences que le magnétiseur s'empressa de lui demander ce qu'elle souhaitait pour ses étrennes.

— Je vous le dirai en confidence puisque vous m'exigez, reprit la dame; mais vous me promettez bien de ne pas le lui répéter.

— Je vous le promets, répliqua le magnétiseur avec une gravité scientifique.

La grimace devint plus expressive et plus laide.

— Vous comprenez mes scrupules, continua la dame, je ne puis manifester un désir qui, je le sens bien, n'est pas très raisonnable. Mais Alfred a tant d'esprit qu'il me devinera, et tant de générosité qu'il me donnera cette parure, je n'en saurais douter.

Le monsieur accepta le double compliment, et se résigna, non sans effort, à se montrer aussi spirituel et aussi généreux qu'on le supposait.

Ce document historique pourra servir de leçon aux donateurs d'étrennes plongés dans les abîmes du doute et de l'irrésolution.—Le magnétisme est un moyen de sonder les mystères du cœur féminin, et d'apprendre l'art de faire des présents agréables.

Le carnaval sera long, il aura trois semaines de plus que celui de l'hiver passé, et voici que déjà on le fait commencer. Hier, c'est-à-dire la nuit dernière nous avons eu le premier bal de l'Opéra; mardi prochain aura lieu le premier bal de Cellarius. Le signal est donné; toutes les portes vont s'ouvrir et tous les lustres s'allumer. C'est très bien; soyez joyeux, dansez, amusez-vous, mais surtout intriguez-vous, car l'intrigue est le nerf du bal masqué et la ressource de la chronique.

Les dames qui tiennent le haut bout dans le faubourg Saint-Germain ont décidé qu'un présent serait offert à mademoiselle de Berry, à l'occasion de son mariage avec le prince de Lucques. Aussitôt une circulaire a été discrètement répandue et adressée aux bons endroits, pour appeler des souscriptions. La province est admise à fournir son contingent; mais les femmes seules doivent figurer sur les listes; les hommes sont exclus: le présent portera pour devise: "Les dames légitimistes de France, à son altesse royale madame la princesse de Lucques." Il avait d'abord été question d'une parure de diamants, mais la princesse possède déjà en quantité d'admirables pierreries. Son écrin est un des plus beaux qu'il ait en Europe. Les dames patronesses ont pensé avec raison qu'il serait plus convenable d'offrir à la princesse un objet d'art, un meuble splendide.—Une magnifique toilette en argent a été commandée à Froment-Meurice, orfèvre de la Ville de Paris. Ici, on n'avait pas à demander compte au fabricant de ses opinions politiques; sa mission est purement artistique, et son talent seul devait être pris en considération. Les dessins du meuble ont été immédiatement exécutés. La table, le miroir, les girandoles, les coffrets, l'ajoutière, les statuettes, les girandoles de fleurs et de feuillages, tout a été gravé d'un goût charmant et d'un style parfait, tout a été approuvé par les dames qui dirigent l'œuvre: Mmes d'Escars, de Noailles, de Blacas, de Maille, de Beauffremont, de Gontaut, de Pastoret, de Narbonne.

Il y a dans cette circonstance le sujet d'un rapprochement assez singulier. Lors du mariage de l'empereur, la ville de Paris offrit aussi une toilette à l'impératrice Marie-Louise.—Or, le prince de Lucques, époux de Mademoiselle, est l'héritier de Marie-Louise, qui doit lui laisser le duché de Parme et Plaisance.—Ainsi les deux toilettes sont destinées à se rencontrer un jour.

Un bruit prématuré annonçait il y a quelques jours la mort d'une jeune femme dont le nom est doublement cher aux arts. La triste nouvelle, donnée par les journaux du soir, fut démentie par les journaux du matin. Cette fois la publicité n'avait pas été dupe d'une de ces déplorables mystifications que se permettent souvent de funèbres plaisans, spirituels et gracieux comme des chevaux de corbillard. L'erreur était sincère; la voix publique avait répété le cri d'une famille au désespoir. Par une de ces fantaisies si familières aux malades, la jeune femme dont nous parlons avait dit à son mari qu'elle désirait être ensevelie avec toutes ses bagues. Lorsqu'on la crut morte, l'époux désolé voulut accomplir ce dernier vœu, et tandis qu'il passait les bagues aux doigts que la souffrance avait amaigri, il sentit la froide main tressailler légèrement; les yeux qu'il venait de fermer se rouvrirent; le cœur, qui s'était arrêté, battit de nouveau: le souffle, le regard, le sourire, la parole, tout revint à la fois. Ce qu'on avait pris pour la mort, n'était qu'une léthargie, et pendant ce profond anéantissement, qui avait duré plusieurs heures, la malade avait entendu tout ce qui s'était dit, tout ce qui s'était pleuré autour d'elle; elle avait entendu l'arrêt des médecins, les sanglots de sa famille et les ordres que déjà l'on donnait pour ses funérailles. Car c'est là une des terribles singularités de la léthargie; on est immobile, muet, inanimé, froid, et on entend; on sent vivre sans pouvoir donner signe de vie, sans pouvoir se défendre contre les funèbres apprêts qui mènent à la tombe. Quelles horribles angoisses et quel affreux supplice! La léthargie n'avait duré ici que quelques heures; mais si elle s'était prolongée, que serait-il advenu? On frissonne à l'idée de ces drames épouvantables dont la terre garde le secret, mais qui se révèlent de loin en loin. Dernièrement un père fit exhumar sa fille pour transporter ses restes dans une tombe nouvelle que sa tendresse venait de lui faire élever à grands frais: le cercueil fut ouvert, et l'on vit à des signes trop certains que la malheureuse enfant avait été ensevelie vivante et s'était réveillée sous terre.

Depuis quelque temps, nous voyons de puissantes intelligences s'étendre subitement. Ces exemples se multiplient d'une façon alarmante. On disait encore cette semaine qu'un compositeur d'origine étrangère, connu par d'honorables succès sur nos théâtres lyriques, venait d'être tout à coup frappé d'aliénation mentale. A l'appui de cette fâcheuse nouvelle, on faisait circuler dans les salons l'anecdote que voici:—Un de ces jours derniers, vers midi, le compositeur alla faire une visite dans une maison, où il est familièrement reçu à titre d'amant.—Je m'invitai à dîner pour aujourd'hui, dit-il; ainsi, n'oubliez pas de faire mettre mon couvert.

Bien volontiers, répondit la maîtresse de la maison; et elle ajouta avec cette bonhomie qui prête tant de charme à la simplicité des mœurs bourgeoises:

—Mais afin que vous soyez mieux traité, faites-moi le plaisir d'entrer en passant chez le pâtissier qui est au bout de notre rue, et de lui commander une de ces tourtes à la béchamelle que vous aimez tant.

Le compositeur n'eut garde d'oublier cette commission: il entra chez le pâtissier et commanda la tourte. Un moment après et à quelques pas plus loin, avisant une autre boutique de pâtisserie, il y entra pareillement et commanda une seconde tourte à la béchamelle. Puis, sur le boulevard des Italiens, il rencontra deux de ses amis, se promena avec eux une demi-heure et les quitta brusquement en se rappelant qu'il avait une tourte à commander. Il courut chez un troisième pâtissier, et pendant tout le cours de l'après-midi il renouvela ce manège, si bien et si souvent, qu'à six heures précises les gens qui l'attendaient à dîner virent arriver à la file quatorze patronnets, de blanc tout habillés et portant chacun une tourte à la béchamelle.—Était-ce une plaisanterie, une gagure?—Non. Le compositeur, qui survint, fit la chose très-sérieusement et se montra fort surpris de l'aveuglement. Il ne se rappelait avoir commandé qu'une seule tourte, et cependant plusieurs des garçons pâtissiers montraient chacun comme pièce de conviction un morceau de papier sur lequel il avait écrit lui-même le nom et l'adresse de la personne chez qui le gâteau devait être apporté. Le moindre doute n'était pas permis, et les amis du compositeur en furent gracieusement attristés. Mais ce n'est là sans doute qu'une absence momentanée, et bientôt du moins on l'espère, le compositeur retrouvera dans le raffermissement de sa santé, la plénitude de sa raison, la sérénité de son esprit et la puissance de son talent.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

NOUVELLES, FAITS, DOCUMENTS ET VARIÉTÉS POLITIQUES.

ESPAGNE.

Madrid, 17 décembre. Le Sénat s'est constitué aujourd'hui et a procédé aussitôt à la nomination de la commission de l'Adresse en réponse au discours du Trône, qui se compose de MM. le duc de Frias, Tafanón, Alcantara, Navarro, le Marquis de Valgornera et Zambrano. Le Congrès a organisé ses bureaux, et a nommé la commission de vérification des pouvoirs.

On croit que lorsque la Chambre des Députés sera au grand complet, la majorité ministérielle se renforcera encore de 20 à 30 voix, ce qui fera un total d'environ 50 à 60 voix. Avec une telle majorité, le ministère pourrait établir des lois utiles et procéder aux améliorations matérielles qu'il a en vue.

PRUSSE.

On écrit de Berlin, le 15 décembre: "Le congrès des députés ecclésiastiques de tous les États de l'Allemagne qui doit s'assembler ici au commencement de l'année prochaine, donne un nouvel aliment à l'agitation religieuse, qui, quoique moins bruyante, existe cependant toujours. On ne sait encore rien de certain sur les objets qui seront soumis aux délibérations de ce congrès. On parle beaucoup de la formation d'une Eglise d'État sur le modèle de l'Eglise anglicane. Ce qui donne lieu à ce bruit est la prédication bien connue du Roi et de quelques hauts personnages à cet égard. On dit que M. Stahl (élève de M. Schelling) l'une des autorités les plus compétentes dans les affaires politiques et religieuses de la Prusse, s'est chargé de démontrer au congrès, dans un Mémoire dont il s'occupe en ce moment, tout ce qu'aurait d'avantageux l'établissement d'une Eglise d'État commune à tous les pays protestants de l'Allemagne."

ITALIE.

ROME, 9 décembre.—La semaine dernière, M. de Boutenief a fait plusieurs visites au pape: mille bruits ridicules ont circulé sur l'objet de ces visites. On croit pouvoir affirmer qu'ils avaient uniquement pour but de disposer de Saint-Pierre à dresser une invitation amicale au czar Nicolas. Par des motifs qu'il est facile d'appréhender, cette proposition n'a pas été agréée par le pape. Cependant, Sa Sainteté a ordonné aux cardinaux Benetti et Tosti d'aller au-devant du czar jusqu'à Albano aujourd'hui même et de le complimenter. L'évêque d'Albano, cardinal Ostin, se joindra à cette députation, et peut-être aussi don Miguel. Plusieurs cardinaux, prenant en considération la médisance qui règne en ce moment entre le Saint-Siège et la Russie, avaient essayé de décider le pape à quitter Rome avant l'arrivée de l'Empereur.

Un courrier russe a apporté ce matin la nouvelle que le czar arriverait non pas le 11, mais le 12 décembre. Les femmes des grands seigneurs qui font partie de la suite de l'Empereur sont arrivées ici hier avec un grand luxe de domestiques et d'équipages. Mme la comtesse de Nesselrode était dans le nombre.

RUSSIE.

SAINT-PÉTERSBOURG, 1er décembre.—Voici le manifeste impérial publiée à Palerme, en date du 16 novembre, sur le recrutement.

Nous par la grâce de Dieu, Nicolas Ier, etc., etc., etc., ayant jugé convenable d'ordonner, pour le commencement de l'année 1846, la levée partielle de recrues dans les gouvernements de la partie occidentale de l'Empire, ainsi qu'elle a eu lieu dans la partie orientale:

POLOGNE.

On écrit de Varsovie, le 6 décembre. "MM. Franckel et Steinkeller, banquiers de Varsovie, viennent d'obtenir de notre gouvernement l'autorisation d'exploiter les mines d'argent situées près du village d'Ollkourz. Ces mines, qui sont les plus riches de toute la Pologne, formaient jadis partie du domaine des rois de ce pays, et à l'époque du second partage de la Pologne (1793), lorsque les troupes autrichiennes furent obligées d'évacuer le territoire polonais, leur arrière-garde, pour empêcher de la majeure partie en question, les remplirent d'eau. Déjà MM. Franckel et Steinkeller ont envoyé sur les lieux de puissantes machines à vapeur destinées à éprouver l'eau des mines d'Ollkourz."

CAUSERIES DES SALONS.

On nous permettra bien, en commençant ces causeries, de parler un peu de la température; car, enfin, ce sujet a bien sa place au salon. Combien de gens brisent le plus éloquent silence par la phrase banale: le temps est beau, aujourd'hui, madame?

—Très-beau, monsieur.

Et de là, on se laisse aller à des considérations intéressantes sur le froid, le chaud, la glace, le dégel, les pavés glissants ou humides, la neige sur les toits, les accidents qui arrivent quand elle descend sans crier, gare! et ces mille petits riens qui alimentent toutes les conversations, ici comme ailleurs.

Depuis quinze jours la température de Montréal se montre plus inconstante que jamais. Aujourd'hui il pleut par torrents, demain il gèle à vous donner l'onglée. Cela peut bien nous mettre en mémoire une très charmante naïveté d'un curé de campagne.

On était à l'époque de la fenaison, et le ciel en larmes, sans doute de quelque grand désastre super-lunaire, pleurait avec une fâcheuse continuité; la contrée tourmentait à la révolte, et se montrait, à l'instar des Hébreux, dans le désert, disposée à adorer le veau d'or, ce que voyant le curé, il crut devoir monter en chaire et s'exprimer ainsi:

"Mes frères, vous vous plaignez de la pluie et vous avez raison; mais considérez, je vous en prie, que le bon dieu est bien vieux, et qu'il faut lui pardonner quelque chose, en faveur de son grand âge!"

Si ce digne abbé vit encore, il doit faire grande provision d'indulgences, en faveur du Tout-Puissant, en voyant l'ordre des saisons interverti.

Nous sommes pourtant bien en hiver; il fait encore froid, la brise gronde encore au dehors, et les fées des tempêtes, viennent encore tracer sur les carreaux de nos fenêtres, des hiéroglyphes de frimats. Cependant le soleil est brillant quelquefois, le ciel bleu, et les ombres viennent moins vite le soir.

C'est la seconde partie de l'hiver, les vieilles dames ne l'aiment pas, car elles commencent à se fatiguer; la saison des fêtes se prolonge, c'est le salon qui fait causer, c'est le vent, le froid humide, qui fait tousser, c'est le monde, dans lequel il faut aller, au risque de mettre des roses sur des cheveux blancs, pour être à l'unisson, c'est l'étiquette prétentieuse, remplaçant si souvent, l'agréable laisser-aller de la vie intime, c'est tout cela qui ne leur plaît pas.

Mais pour vous, mesdames, qui ont et qui n'ont pas 30 ans, pour vous jeunes filles, à qui le monde entier sourit, et pour qui tout est rose et bleu dans la vie, pour vous, qui vous présentez dans le monde ayant pour parrain et marraine deux puissants gémes: l'espérance et la beauté; l'hiver, c'est le plaisir, c'est Tersiphone à la ceinture flottante, c'est le bal aux cent quadrilles; c'est le succès, la joie, l'amour... L'hiver! c'est un mot charmant pour les demoiselles, qui contemplant déjà rêveuses, les invitations gracieuses, parfumées, étalées sur la table du salon. Mais, c'est un mot douloureux pour le pauvre grelottant de froid, pour les mères qui cherchent un peu de soleil pour leurs poitrines, un peu de verdure pour leurs yeux...

Mais, n'est-ce pas, que parmi les amusements de l'hiver, les petites réunions intimes, valent mieux, cent fois mieux, que les grands raouts officiels. LES ASSEMBLÉES, les soirées dansantes, ou le public se porte en foule, ont bien leurs agréments; il en faut quelquefois, pour réunir les membres épars d'une société étendue, les citoyens d'une grande ville, ou pour fêter un grand événement public et national.

Cependant dans cette foule mondaine, dorée, parfumée, combien d'affectation, de sourires dissimulés, et d'airs ridicules. Combien ont pleuré le matin, qui paraissent le soir le sourire aux lèvres et la marguerite au front.

Et puis ce sont des toilettes éblouissantes, un luxe de duchesses, qui ne sied pas plus à nos moyens que la roulerie et l'affectation ne sied à nos racurs.

Oh! Parlez-vous plutôt d'un petit cercle de famille, comme on en voit encore quelques-uns dans notre bonne ville, improvisé dans les vingt-quatre heures, réuni modestement au coin de l'âtre qui pétille. Là, le cœur est pour quelque chose dans les rapports de société; on est aimable et gai, sans vouloir le paraître. Les dames ne se sont pas préoccupées quinze jours à l'avance, d'une toilette qui souvent est loin de les embellir; avec une mise simple et élégante, sans être recherchée, vous pouvez admirer leurs grâces, leur jolie taille, leur petit pied, bien mieux que dans une toilette mensongère.

Enfin la conversation, la douce, l'aimable causerie, ces charmes si attrayants d'une société française, les gais propos, la fine saillie, l'apocodote piquante, la répartie vive, et ces mille petits riens, jeux de mots et calembourgs pleins de sel et d'esprit, brillants dans la soirée comme des perles fines; tout cela ne se rencontre que dans les salons de famille, et non point dans les grandes réunions d'apparat.

Jamais la femme ne parut plus aimable qu'à la maison, où, type délicieuse de l'ange du foyer domestique, elle embellit de sa beauté, et parfume de son esprit et de son amour, notre intérieur, à nous autres, pauvres hommes, fatigués des agitations de la rue ou des dehors.

Nous commençons le mois de février avec assez de gaieté; d'ici au vingt-cinq, nous avons un programme passablement composé; ce ne sera pas un carnaval de folles joies et de frivoles amusements; ils sont peu compatibles avec la cruauté de notre climat; les plaisirs échevelés d'une température méridionale, aux jours qui précèdent les jours de prières et de repentir, ne vont pas à nos muscles froids et empressés. On dansera un peu aux assemblées prochaines et dans quelques bals publics et privés, mais la danse ne fait pas fureur dans notre ville, comme autrefois. L'hiver devient fait sensation, mais elle n'a eu qu'une vogue éphémère.

A Montréal, quoiqu'on en dise, on veut joindre l'utile à l'agréable, et on a vu succéder aux soirées dansantes, les lectures scientifiques et littéraires, les bals, les concerts, les lotteries d'objets charitables. Comme vous voyez, le pauvre n'est jamais oublié dans les délassements du riche. La bienfaisance double les plaisirs des riches. La s'ennuyer, s'ils songent au soulagement de ceux qui ne peuvent s'ennuyer, parce qu'ils ont faim.

Aussi, chez nous, rencontrez-vous dans nos salons de lecture beaucoup de dames, la plupart, des anglaises, écossaises et irlandaises, il faut le dire; car jusqu'ici, nous n'avons eu que quelques lectures en français. Cependant nous avons tout lieu de croire, que l'annonce d'un cours de lectures françaises sur un sujet un peu attirant pour la partie féminine de la population, par exemple: "sur les avantages du mariage et le célibat, dans ses rapports moraux, intellectuels et sociaux." Ou bien encore: "sur l'influence des femmes sur la littérature, la politique et l'avenir d'un pays," ou: "si ce fut bien l'amour qui perdit Troie," ou bien: "s'il faut dire la forme d'un chapeau, ou la figure d'un chapeau."

Nous suggérons fort à nos jeunes amis de ne pas perdre de vue ces considérations, ce serait une excellente manière d'utiliser leurs loisirs, et de se créer une réputation et une popularité grande dans notre société; surtout parmi les dames; qui ne demandent pas mieux que de s'instruire en s'amusant. Nous connaissons plus d'un jeune littérateur de cette ville capable de tenir l'attention d'un public, sur un sujet quelconque de genre, éveillée et satisfaite pendant plusieurs heures.

Après les lectures, viennent les soirées de bienfaisance, lotteries, bazars, etc., sans oublier les soirées de tempérance, où il vous est loisible de boire autant de tasses de thé et de café que vous voulez moyennant un petit écu.

Les bazars ont toujours une grande vogue dans notre société canadienne, et nous savons telle jolie jeune fille, telle aimable dame qui refuse d'aller briller dans un salon de danse, qui consent à s'asseoir derrière une table de bazaar, et là à se laisser admirer par d'innombrables acheteurs n'achetant jamais. Le bazaar est encore pour le commerce en détail un excellent moyen de compensation, c'est-à-dire, que messieurs les marchands et leurs commis peuvent y aller, se promener devant les aimables marchandes, prêter une foule d'articles sans rien acheter, pour rappeler à ces dames les visites fréquentes qu'elles font à leurs boutiques, sans dénaturer les cordons de leurs bourses, et seulement pour bouleverser les effets et exercer la patience des susdits marchands. Le bazaar a ses dangers et ses désavantages, comme ses agréments; sans parler du tarif, de la valeur des effets peu approximatifs de nos prix, il y a souvent "péril en la demeure," quand vous n'avez qu'une petite note de quelques gourdes dans votre gousset, et qu'une séduisante vendeuse vous offre un objet charmant travaillé de sa main et qui ne vaut tout au plus que quelques francs, moyennant le double de la somme que vous avez sur vous, et dix fois la valeur. A part cela, on ne peut s'amuser mieux qu'au bazaar.

Les ODD-FELLOWS, qu'on ne peut traduire en français que par "les drôles de corps," vont inaugurer, dans ce mois, leurs beaux salons de la grande rue St. Jacques. Cette excellente association fondée entièrement dans des vues de secours mutuels, compte déjà dans ses diverses branches plusieurs milliers de sociétaires; on estime le nombre des invitations déjà sorties pour la prochaine soirée à 1500! Les salons seront brillamment illuminés et décorés dans le luxe le plus splendide; on voit sur le programme, des discours, de la musique, un souper fin et beaucoup d'autres choses encore. Procurez-vous donc un billet, si vous avez un de ces ODD-FELLOWS pour ami; ne dites rien, si vous n'improviser un nombre, on pourra facilement nous donner un quadrille, afin que rien ne manque à la fête.

Les concerts prennent une place importante dans la nomenclature de nos amusements d'hiver, nous aurions tort de leur refuser une mention. La musique, la bonne musique est chose rare en Canada, et plus d'un dilettanti a senti le tympan de ses oreilles horriblement maltraité, dans maint concert, organisé pourtant sous le haut patronage de quelque grand seigneur de Montréal. Vous apercevez tous les jours quelque affiche montre collée à tous les coins de rues, avec ces mots en majuscules: "GRAND CONCERT" vocal et instrumental (rarement musical.) Vous êtes tenté par le programme; vous y allez, et la plupart du temps vous entendez, quoi? des ouvertures des grands maîtres que vous admirez le plus, que vous chérissiez, que vous vénérez, estropiées le plus maladroitement du monde; une vraie causerie de la belle langue musicale, un tapage, un brouhaha infernal, accompagné de solos en faux bourdon, de cris aigus, de notes criardes, au milieu desquelles vous ne pouvez distinguer les motifs, la pensée de l'artiste; des romances et des ballades gémissantes, chantées d'une façon si triste que vous vous ennuiez à mort; des partitions superbes, où la mesure est tellement oubliée, que vous vous sentez l'envie de vous jeter sur les musiciens et de faire ce que fit un jour un grand Maestro:

Un pauvre joueur d'orgue, arrêté sur le boulevard Montmartre, à Paris, exécutait à sa manière l'air d'I tanti Palpit!; plusieurs badauds l'entouraient; tout à coup un monsieur s'élança vers lui et lui dit:

—Plus vite.

—Quoi, monsieur?

—Tourne donc plus vite, c'est allegro.

—Mais, monsieur, je ne sais pas!

—Tiens que jete montre.

Et prenant l'orgue, il exécute l'air dans la mesure voulue.

—Merci, monsieur, dit le musicien ambulancier, une autre fois je le saurai.

Le lendemain à la même place, l'organiste exécute l'air, comme on le lui avait dit.

—Bravo! s'écria une voix partie du balcon d'une maison voisine.

Et une pièce de monnaie soigneusement enveloppée dans du papier, comme c'est l'usage, récompensait le musicien docile.